

7 octobre : Université Sorbonne - Colloque APELA- Afrique-Brésil : histoires connectées, nouveaux dialogues. Littérature, cinéma, musique, histoire. Travail présenté :

Coiffure, écriture et résistance :
Djamila Pereira de Almeida, Bianca Santana et Chimamanda Adichie.

Introduction

Être écrivaine et noire est une catégorie presque inédite dans le marché éditorial, puisque la norme, établie plus ou moins tacitement, est masculine et blanche. Parmi les plusieurs défis rencontrés, les écrivaines noires sont prises dans un dilemme : d'un côté, la volonté de se forger une identité propre, qui résisterait à l'hégémonie de la culture blanche dominante, et de l'autre, la tentation de souscrire aux lois du marché littéraire, et de produire des récits où l'identité « ethnique » est apprivoisée, édulcorée, voire rendue encore plus exotique et Autre. Ce dilemme prend des formes différentes selon les catégories raciales/ethniques qu'occupe l'écrivaine en question, puisqu'elles s'inscrivent dans des types d'oppression spécifiques : une Africaine-Américaine perçoit le monde d'une façon différente d'une Afro-Brésilienne ou d'une Africaine tout court. Malgré la différence de contextes, il y apparaît dans leur écriture quelques questions que l'on pourrait comparer - et j'ai choisi de parler du moment où l'on se découvre en tant que noire ainsi que de la politique des cheveux.

J'ai choisi trois romans écrits par des auteures noires contemporaines. L'auteure la plus connue est Chimamanda Ngozi Adichie, née au Nigéria en 1977 dans une famille d'intellectuels. Son plus récent livre, *Americanah*, publié en 2013, a été choisi grâce à sa part d'autobiographie. Chimamanda s'est inspirée d'éléments réels, d'expériences qu'elle a vécues personnellement ou qui sont arrivées à son entourage pour construire le parcours d'Ifemelu, l'héroïne du roman.

Paru en 2015, *Esse Cabelo*, a été écrit par Djamília Pereira de Almeida Née à Luanda en 1982 et grandi au Portugal. Par la narratrice Mila, Djamília raconte son autobiographie construite à partir de la relation avec ses cheveux.

Le troisième roman est celui de la brésilienne Bianca Santana, journaliste et professeure d'Université. *Quando me descobri negra*, publié en 2015, est un patchwork d'histoires vécues, racontées en première ou troisième personne. Le sujet central est le fait d'être noire et femme au Brésil.

À partir de la lecture de ces trois œuvres, je voudrais analyser, dans une première partie, la découverte de la couleur : comment les personnages, la plupart de fois un alter ego de ces écrivaines, se découvrent noires et ce qui cela représentera dans leurs vies.

Dans un deuxième temps, je parlerai de la politique des cheveux : je cherche à comprendre comment la chevelure noire devient une constante métamorphose pour s'adapter à des différents contextes pour devenir un outil politique.

Finalement, je tâcherai de démontrer comment l'écriture de ces femmes noires ouvre l'espace pour que leurs récits témoignent de leur propre histoire, faisant du discours une machine de résistance et émancipation.

La découverte du noir sur la peau

C'est en arrivant aux États-Unis, à l'âge de dix-neuf ans pour y entamer des études en communication et sciences politiques, que Chimamanda s'est sentie noire et qu'elle s'est rendu compte que cette catégorisation n'était pas forcément positive. Ifemelu, le personnage central du livre explique, à un moment donné : "Je viens d'un pays où la race n'est pas un problème; je ne me pensais pas en tant que noire et je suis devenue noire quand je suis arrivée aux États Unis.¹" (245) Le fait d'être noire va être discuté tout au long du livre, puisque Ifemelu tient un blog où sont traités, sur le ton désinvolte de la conversation, des menus faits de la vie courante, passés au crible de la question raciale. Dans cet exercice de réévaluation constante des choses, elle fait plus que témoigner, elle engage sa parole. Elle crée une microsociologie qui nous permet de repenser des acquis de la société, comme le mot **noir** qui désigne plusieurs tonalités de peau, ou la question de la race, toujours pas résolue et pas en voie de

¹ Traduction libre de "Eu sou de um país onde a raça não é um problema; eu não pensava em mim mesma como negra e só me tornei negra quando vim para os Estados Unidos." In: Adichie, C.N., *Americanah*, Companhia das Letras, São Paulo, 2013, p.245.

se résoudre aux EU.

Ifemelu part aux États Unis pour poursuivre ses études universitaires, après des longues grèves survenues au Nigeria. Elle est reçue par sa collègue de collègue, Ginika, une métisse, immigrée plus tôt aux EU. Dès son arrivée, elle lui explique que le mot métisse est péjoratif aux EU (105), donc elle se définit comme biraciale et explique que, ainsi comme au Nigeria, être métissée, c'est à dire, avoir une couleur de plus claire, est quelque chose de positif, puisque cela « évite d'entendre certaines choses que les noirs écoutent des blancs » (105). Ainsi, tout au long de l'histoire le conflit de races et couleurs sera mis en avant pour questionner le racisme ordinaire installé dans la société américaine.

La quatrième de couverture du livre de Bianca Santana commence par une citation-choc : « J'ai 30 ans, mais je suis noire depuis dix ans. Avant, j'étais métisse. » Elle raconte que c'est grâce à un professeur noir qu'elle a découvert qu'elle était noire, à l'âge de 21 ans. C'était la première fois qu'on ne lui disait pas métisse et qu'elle a perçu de manière positive la couleur de sa peau. Sa condition de professeure noire serait pour la première fois un avantage pour donner l'exemple à ses élèves, la plupart noire.

Dans ces deux livres, dès que les questions raciales sont abordées, il y a une hypocrisie générale et une malhonnêteté qui apparaissent. Les gens autour des narratrices font croire qu'ils ne remarquent pas la couleur de peau des autres, ce qui est forcément faux. En France on a tendance de dire « black » plutôt que « noir », au Brésil on préfère dire « moreno ou mulato » à « negro ou preto », déjà, aux EU « colored » ou « negro » sont devenus des mots rejetés, parce qu'ils rappellent un passé de racisme violent, et donc l'on utilise plutôt « black » ou mieux, « African-American », pour une question de politiquement correct. Ifemelu est contre la censure des mots *negro* ou *colored*, puisqu'il faut réfléchir à ces mots et à leur signifié. Au Brésil, on remet en cause l'usage du mot *mulato* rappelant qu'il dérive de l'animal issu du croisement du cheval avec la jument, la *mule*.

C'est en regardant les portraits de famille que Djamilia Pereira de Almeida s'est inspirée pour écrire *Esse cabelo*. Sa mère est une noire d'Angola et son le père un blond juif athéiste portugais. Elle considère toute son enfance

comme un album de famille, où chaque portrait évoque un moment de la vie, dans l'aller-retour entre l'Angola et le Portugal.

Une photo choisie par l'auteure pour figurer dans le livre et illustrer le fait de se découvrir noire est celle prise au Lycée *Little Rock* aux EU. Elle dit que c'est l'un des seuls autoportraits où elle est coiffée. Un autoportrait tiré avant sa naissance, et qui fait, pourtant, la radiographie de son âme (71). Paradoxalement, elle est à la fois tous les personnages de la photo. Il s'agit de la photo d'Elizabeth Eckford, étudiante noire, en premier plan et la haine de la multitude blanche à son passage. À ce moment, elle se rappelle d'une collègue de classe qui lui a dit qu'elle préférerait avorter à avoir un fils noir et aussi de la serveuse du café qui lui vouait un dégoût ségrégationniste et qui la servait à contre goût. C'est par le regard et les attitudes des autres qu'elle comprend le problème d'être noire.

À regarder la photo, elle reconnaît les filles blanches du portrait en elle même : « je me vois en tant que fuite et persécution, défigurée, en train de me défigurer. Cette image capture la suprématiste en moi, l'esprit agresseur qui pourri mes journées, même si rien ou personne ne m'attaque. Le suprématiste implicite dans la timidité réticente et blessée de tant de cheveux crépus que je croise à Lisbonne² » (73-74). Elle dit comment elle et ses frères font attention à ne pas éveiller la police à leur passage, comment ils font gaffe pour ne pas déranger ou occuper des places réservés dans le transport public, de s'excuser et de rester en silence dans plusieurs situations et de changer l'accent quand ils parlent au téléphone à propos de sujets importants (73-75). À cause de la société où elle vit, qui perçoit les noires comme des êtres dérangeants, elle se voit comme un encombrant.

Dans ce sens, Ifemelu écrit un billet de blog où elle explique aux noirs non américains que, que peu importe d'où l'on vient ou ce que l'on fait. Un noir sera toujours figé dans le stéréotype et il va falloir faire attention à chaque geste, et à s'excuser (188). Elle voit, ainsi come Mila, que le noir est en même temps victime

² Traduit librement de: « vejo que sou a fuga e a perseguição, desfigurada, desfigurando-me. Essa imagem captura o supremacista em mim, o espírito agressor que me estraga os dias, por muito que nada ou ninguém me agrida ou tenha agredido de fora ; o supremacista implícito na timidez reticente e magoada de tantos cabelos crespos com que me cruzo por Lisboa» in: Almeida, D.P. , *Esse Cabelo*, Lisboa, pp.73,74.

et bourreau. Dans une interview avec Bianca Santana je lui ai demandé si elle aussi se voyait dans cette double position- et elle en a ajouté une troisième : elle est la noire et les blanches, et elle est aussi la spectatrice, celle qui analyse le tout, son moi rationnel-relationnel, toujours présent dans sa vie, peut être issu de son âme de la journaliste.

Pour les trois personnages, la découverte de la couleur de la peau est une découverte de l'altérité négative. Ifemelu, Bianca et Mila sont confrontés à cette situation par le discours de l'autre et font de cette découverte une possibilité d'interroger. La couleur de la peau ne doit pas être un fardeau et les mouvements noirs sont toujours en lutte et résistance. Pour donner suite à ce débat, passons à la politique des cheveux.

La politique des cheveux

Le roman *Americanah* débute dans un salon de coiffure : « les cheveux sont la métaphore parfaite de la race en Amérique », rappelle Ifemelu dans son blog et Chimamanda, dans un entretien. Les cheveux des femmes ont une portée politique, surtout lorsque l'on est noire, défend l'auteure. Sachant que les cheveux poussent naturellement vers le haut et que la société encourage les femmes à utiliser des produits chimiques pour les aplatir et les lisser vers le bas, l'on indique aux noires qu'elles ont un problème et qu'il vaut mieux se conformer à des critères de beauté typiquement occidentaux pour être acceptées plus facilement.

L'auteur a pris pour exemple Michelle Obama, dont l'apparence physique, et notamment capillaire a, d'après elle, joué un rôle non négligeable dans l'élection de son mari. Si elle avait laissé ses cheveux pousser naturellement, Obama aurait peut-être eu plus de mal à se faire élire.

La question des cheveux est centrale dans le livre de Bianca Santana. Elle raconte son enfance, où ses cheveux ont été toujours attachés et tirés par sa grand-mère, qui portait la même coiffure, même si ça faisait mal.

Ensuite ont lit l'histoire des cheveux lissés à base de produits chimiques très puissants, et toxiques pour les enfants, mais que, malgré tout, pourrait

domestiquer les fils sauvages. L'auteure raconte la douleur de les tirer, la brûlure du cuir chevelu, et la phrase fatidique : il faut souffrir pour être belle.

Cette souffrance est racontée par Djamilia. Son premier souvenir est d'aller au salon de beauté afro, à l'âge de six ans, où l'on lui applique un défrisant, qui avait comme couverture une fille, pas noire, aux cheveux lisses et un grand sourire (17). Pourtant, il s'agissait d'une pub menteuse : après des heures au salon le résultat ne ressemblait pas aux cheveux de la photo (18). À ce moment, dit elle, « Je naissait, avec un degré différent de paranoïa, pour mes cheveux, et en même temps, pour une idée de femme³ » (18).

Sa grand-mère blanche et portugaise lui demande : « Alors, Mila, quand est-ce que tu t'occuperas de tes cheveux ?⁴ » (30), pour demander de les lisser. Entre l'Angola et le Portugal, elle rencontre plusieurs coiffeuses. Dona Graça (92), lui faisait le brushing pour finir le procès d'auto-application du défrisant, toute seule à la salle de bains, prenant soin de ne pas laisser le produit couler dans les yeux sous le risque de devenir aveugle. Deux congolaises de la Mouraria, qui avaient le visage dépigmenté par le savon Mekako, lui ont insultée parce qu'elle avait un fiancé blanc (86).

Bianca, ainsi comme Ifemelu, a eu un blog. Elle a été invitée pour écrire dans un site (*le Huffigton Post Brésil*), sans rémunération, mais avec une totale liberté. Comme par hasard, cette même semaine elle passe un entretien de travail. Elle porte un tourbant et les cheveux détachés, sans traitement chimique. On lui fait remarquer son courage d'assumer ses propres cheveux au naturel. Ce mot courage la perturbe, et cet épisode devient son premier billet de blog. Ce n'est pas une question de courage, explique-t-elle, mais d'auto-affirmation d'une femme noire, c'est un pouvoir auto-octroyé de s'accepter comme tel (30,31).

Le mot courage sort aussi de la bouche du copain d'Ifemelu, le blond Curt : « Ne t'inquiète pas mon amour. C'est un style incroyable et très courageux », dit-il après la nouvelle coupe au naturel d'Ifemelu, à ce qu'elle répond : « Je ne veux pas avoir des cheveux courageux⁵ ». (178)

³ « Eu nascia, com um grau distinto de paranóia, para o meu cabelo, e ao mesmo tempo para uma ideia de mulher », p.18.

⁴ « Então Mila, quando é que tratas esse cabelo? », p.30.

⁵ « Pare de se estressar, meu amor. É um estilo incrível e muito corajoso ». « Não quero que meu cabelo seja corajoso. » (178)

La question de trouver un travail et le type de cheveux choisi pour se présenter à l'entretien est une question commune aux trois romans. La tante de Ifemelu tâche de se transformer pour un entretien de travail, sans tresses et sans les porter crépus, « pour enfin être prise au sérieux »⁶ (101). Ensuite, c'est le tour d'Ifemelu de se faire lisser les cheveux et enlever ses tresses, d'après les conseils de sa copine⁷ (173), et ainsi elle réussit un poste.

Mila cumule frustration en frustration, parce qu'elle ne trouve pas au Portugal quelqu'un qui allait réussir à la coiffer. Elle prend la décision de se raser la tête pendant trois ans, sous peine d'être appelé Ronaldinho. C'est exactement dans cette période, rasé à zéro, qu'elle s'est sentie complètement portugaise. (« nesse intervalo subestimado, que fui de facto portuguesa » (94)). Ensuite elle décide de laisser ses cheveux pousser comme ils bien entendent.

L'expérience des cheveux semble être une unanimité parmi les femmes noires : dès le plus tendre âge elles apprennent à les « domestiquer », à les porter toujours « traités » pour être « contrôlés ». Leurs cheveux doivent être apprivoisés pour être acceptés. Ces mots, domestiquer, apprivoiser, contrôler, traiter, évoquent sans doute un passé colonial quand le noir subissait ces verbes. Une fois qu'elles s'emparent de l'identité noire et qu'elles trouvent une façon d'affirmer de manière positive leur couleur et chevelure, les boucles sortent et une nouvelle façon de s'exprimer dans le monde gagne espace. Les cheveux crépus noirs ont un pouvoir d'expression en société, il n'en reste pas de doute, comme nous avons remarqué au long de l'analyse⁸.

Écrire pour résister

⁶ Vou ter que desfazer minhas tranças para a entrevista e fazer relaxamento no cabelo. Kemi disse que não devo usar tranças na entrevista. Eles acham que você não é profissional se tem o cabelo trançado" (101).

⁷ "Meu conselho? Tire essas tranças e alise o cabelo. Ninguém fala nessas coisas, mas elas importam. A gente quer que você consiga esse emprego" (173). Et le commentaire d'Ifemelu: « Meu cabelo cheio e incrível ia dar certo se eu estivesse fazendo uma entrevista para ser backing vocal numa banda de jazz, mas preciso parecer profissional nessa entrevista, e profissional quer dizer liso, mas se for encaracolado, que seja um cabelo encaracolado de gente branca, cachos suaves ou, na pior das hipóteses, cachinhos espirais, mas nunca crespo. "É errado você ter que fazer isso, porra." »

⁸ Pour Lody (2004:119) "o cabelo é uma marca de procedência e é através dele que o negro marca sua estética perante a sociedade, constituindo também um posicionamento político".

Écrire en tant que femme noire c'est traduire, actualiser et transmuter en production culturelle une connaissance et une voix longtemps reléguées aux coulisses de l'histoire. C'est faire un pont qui relie une histoire négligée à des vécus quotidiens.

Lieu de croisement d'histoires et de mémoires, dans ces livres il y a un désir de sauvetage, individuel et collectif, qui interroge les stéréotypes auxquels a été reléguée la femme noire. Les médias forment une perception collective qui suggère qu'elles existent pour servir ou satisfaire les autres. Le corps de la femme noire, de l'esclavage jusqu'à nos jours, « est perçu par les occidentaux comme un symbole quintessenciel d'une présence féminine naturelle, organique, plus proche de la nature, animalesque et primitive » explique bell hooks. Elza Soares, chanteuse brésilienne, crie dans son récent album que la viande la moins chère du marché est la viande noire « A carne mais barata do mercado é a carne negra ».

Les femmes noires dénoncent les injustices historiques dont elles sont les victimes. Comme le rappelle Djamilia « être en minorité ne se résume pas seulement en emprunter l'iconographie de notre intimité; il s'agit d'effacer ce qui peut exister de singulier NON dans la vie que l'on vit, mais dans celle que l'on ne vit pas ». (« Estar em minoria não consiste apenas em tomar de empréstimo a iconografia de nossa intimidade; consiste em apagar o que pode existir de singular não na vida que vivemos, mas na que não vivemos. ») (62).

Stuart Hall (2006) définit l'identité à partir de la relation dialectique établie entre le « je et la société ». Le « je réel » est en interaction avec la société et se modifie constamment par la multiplicité culturelle et les modèles identitaires offerts par l'environnement⁹. Grâce à la montée des mouvements sociaux, les différences identitaires sont perçues différemment. Ainsi, être noire devient de plus en plus une catégorie identitaire positive et permet la libération des coiffures, des plumes et bien plus.

⁹ « O fato de que projetamos a “nós próprios” nessas identidades culturais, ao mesmo tempo que internalizamos seus significados e valores, tornando-os “parte de nós”, contribui para alinhar nossos sentimentos subjetivos com os lugares objetivos que ocupamos no mundo social e cultural (HALL, 2006: 11) ».

Bibliographie :

Corpus :

Adichie, Chimamanda Ngozi. *Americanah*, Companhia das Letras, São Paulo, 2013.

Almeida, Djaimilia Pereira de. *Esse Cabelo, A Tragicomédia de um Cabelo Crespo que Cruza a História de Portugal e Angola*. Alfragide: Editorial Teorema, 2015.

Santana, Bianca. *Quando me descobri negra*. Editora SESI, São Paulo, 2015.

Bibliografia complementar:

BARRETO, Raquel de Andrade. Enegrecendo o Feminismo ou Feminizando a Raça: Narrativas de Libertação em Angela Davis e Lélia Gonzalez. (Dissertação de Mestrado). Pontifícia Universidade Católica do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 2005.

BIRDWELL, Sarah. “Dupla discriminação numa democracia racial: a luta de feministas negras no Brasil”. In: JOHNSON, Jacquelyn; VIEIRA, Vinícius Rodrigues (editores). *Retratos e Espelhos: Raça e Etnicidade no Brasil e nos Estados Unidos*. São Paulo: FEA/USP, 2009.

CARNEIRO, Sueli. Estrelas com Luz Própria. In: Revista História Viva. Edição Especial Temática nº3. Temas Brasileiros. São Paulo: Duetto Editorial, 2006, p. 48-49.

_____. Enegrecer o Feminismo: A situação da mulher negra na América Latina a partir de uma perspectiva de gênero. In: ASHOKA, Empreendedores Sociais e Takano Cidadania (org.). *Racismos Contemporâneos*. Rio de Janeiro: Takano Ed., 2003.

HALL, Stuart. *A identidade cultural na pós modernidade*. 11ª ed. Rio de Janeiro: DPA&A, 2006.

LODY, Raul Giovanni. *Cabelos de axé: identidade e resistência*. Rio de Janeiro: Ed. SENAC. Nacional, 2004.

MOREIRA, Núbia Regina. *O Feminismo Negro Brasileiro: Um estudo do Movimento de Mulheres Negras no Rio de Janeiro e em São Paulo*. (Dissertação de Mestrado) Campinas: Unicamp, 2007.

NASCIMENTO, Elisa Larkin. *O Sortilégio da cor: identidade, raça e gênero no Brasil*. São Paulo: Summus, 2003.

RUFINO, Alzira. “Configurações em Preto e Branco”. In: ASHOKA, Empreendedores Sociais e Takano Cidadania (org.). *Racismos Contemporâneos*. Rio de Janeiro: Takano Ed., 2003.

Webgrafia

ALBUQUERQUE, Walmyra R. De & FILHO, Walter Fraga. *Uma história do negro no Brasil*. Disponível em: <<http://www.ceao.ufba.br/2007/livrosvideos.php>>. Acesso: 15 dez. 2010.

ALMEIDA, Daniely; GEHLEN, Vitória & RAIMUNDO, Valdenice José. *Mulher Negra: inserção nos movimentos sociais feminista e negro*. Disponível em: <<http://www.fundaj.gov.br/geral/observanordeste/valdenice.pdf>>.

BAIRROS, Luiza. *Nossos Feminismos Revisitados*. Disponível em: <http://www.bibliotecafeminista.org.br/index.php?option=com_remository&Itemid=56&func=startdown&id=206>.

FRANCA, Raysa. CABELO CRESPO, FEMINISMO E IDENTIDADE NEGRA; O QUE UMA COISA TEM A VER COM A OUTRA? <<http://cacheia.com/2014/05/cabelo-crespo-feminismo-e-identidade-negra-o-que-uma-coisa-tem-a-ver-com-a-outra/>>

LIMA, Dulci. LUÍZA MAHIN: O FEMINISMO NEGRO E O MITO. <<http://blogueirasnegras.org/2013/11/28/luiza-mahin-feminismo-negro/>>

SEBASTIÃO, Ana Angélica. *Feminismo Negro e suas práticas no campo da cultura*. Disponível em:

<<http://www.abpn.org.br/Revista/index.php/edicoes/article/viewArticle/25>>.

VIEIRA, Kauê. O FEMINISMO NEGRO NO BRASIL: UM PAPO COM DJAMILA RIBEIRO. Disponível em: <<http://www.afreaka.com.br/notas/o-feminismo-negro-brasil-um-papo-com-djamila-ribeiro/>>

VIEIRA, Laura. A INVISIBILIDADE DA ESTÉTICA NEGRA: A DOR DO RACISMO SOBRE NOSSOS CABELOS. Disponible sur: <<http://blogueirasnegras.org/2013/09/24/a-dor-do-racismo-sobre-nossos-cabelos/>>